

Alors elle créa l'île du Soleil.

Il y avait une fois un pays, qu'on appelait le pays le plus riche du monde. La grande majorité des citoyens possédaient de belles maisons, de grosses voitures et des télévisions à écran géant. Ils avaient des comptes bancaires bien remplis et pouvaient aisément se permettre de passer leurs vacances à l'étranger une ou deux fois par an.

Mais, comme dans chaque société, où l'accumulation de richesses par les uns appauvrit les autres, il y avait également, dans ce pays, une minorité de démunis, qui devaient mendier dans la rue pour survivre. Parfois, les enfants des riches avaient pitié d'eux, mais les parents leur disaient que c'étaient des paresseux qui ne voulaient pas travailler. Ceci n'était pas tout à fait la vérité, car il s'agissait généralement de gens, qui avaient tout perdu et qui avaient succombé à l'alcool ou à la drogue, suite à des événements indépendants de leur volonté, d'ailleurs très souvent en relation directe avec la mentalité de plus en plus matérialiste et mensongère de la société. En plus, les vrais fainéants dans ce pays étaient les membres d'une classe privilégiée de fonctionnaires d'État, qui étaient royalement rémunérés pour ne pas faire leur travail comme il fallait ou même pour ne pas le faire du tout.

Les démunis étaient mal vus par tout le monde. On les disait responsables de la diminution de la qualité de vie dans les villes et villages. Beaucoup de gens auraient voulu les voir tout simplement disparaître. L'État non plus ne se sentait réellement concerné par ce qui arrivait à cette minorité. Les ministres préféraient investir l'argent public dans des projets, dont le but principal semblait être de montrer au monde entier quel beau pays moderne était le leur. Mais, les sans-abri, qui vivaient dans la rue, auraient pu troubler cette image de pays exemplaire. Pour s'assurer le contrôle exclusif de la question des pauvres, le gouvernement introduisait un revenu minimum garanti à tous les citoyens – pourvu qu'ils respectassent un certain nombre de conditions. Dans le cas contraire, ils n'avaient plus à attendre aucune aide de personne. On créait aussi des centres, où les sans-abri pouvaient trouver un endroit où dormir et quelque chose à manger. L'accès à ces foyers n'était cependant pas accessible à tout le monde: d'une part, il fallait payer la pension, de l'autre, il fallait accepter toute une série de règlements très rigoureux et souvent insensés, décrétés par le gouvernement et les responsables des centres.

Le but de ces foyers n'était pas vraiment de donner un lit et un repas aux sans-abri; il s'agissait plutôt de centres de resocialisation, destinés à rééduquer ces gens, considérés comme des ratés et à les reconverter à des individus utiles à la société. Pour la plupart d'entre eux, la vie quotidienne au foyer tournait rapidement au cauchemar. Sous le contrôle constant de caméras vidéo et exposés sans défense à la merci des assistants sociaux et des éducateurs, ils étaient traités comme des êtres de troisième classe, sans aucun respect, ni politesse. Ils perdaient les droits élémentaires, normalement garantis à chaque citoyen dans un État démocratique: leurs affaires personnelles étaient fouillées en leur absence; le fait de dire, ce qu'ils pensaient, pouvait avoir des conséquences drastiques. Ils n'avaient pas le droit d'entrer dans leurs chambres pendant la journée, même s'ils étaient malades. D'une façon générale, tout le monde, y compris les plus âgés, devaient accomplir des tâches ménagères. Et leur revenu ou pension était réduit à un argent de poche hebdomadaire, dont l'importance dépendait de l'appréciation d'un assistant social. Rares étaient ceux, qui osaient se plaindre:

la peur d'être exclu, c'est-à-dire être mis à la porte du foyer, donc dans la rue, était tout simplement trop grande. Quelques naïfs contestaient cette exclusion, en argumentant, que chaque être humain a le droit d'avoir un toit sur la tête, sans qu'il doive pour autant remplir des conditions particulières. Les responsables des foyers défendaient leur attitude, en disant, qu'il fallait faire régner l'ordre. Mais l'exclusion n'était pas seulement appliquée comme châtiment pour faute grave, telle l'agression ou la violence. On excluait également ceux qui étaient impolis avec les éducateurs (certains de ces derniers se faisaient un plaisir de provoquer cette réaction) ou encore ceux, qui ne remplissaient pas le projet de resocialisation, qu'on leur avait prévu. La conséquence en était, que le nombre de malheureux, qui devaient passer une ou plusieurs nuits (parfois des mois entiers) à l'extérieur, augmentait de jour en jour.

Il y avait aussi, dans ce pays, une jeune éducatrice, qui avait choisi cet emploi, non pas à cause de la rémunération intéressante, mais parce qu'elle voulait réellement aider les gens, qui en avaient besoin et contribuer ainsi à changer ce système social injuste et inhumain. Elle était particulièrement jolie, avec de très beaux yeux, d'une couleur quelque peu indéterminable, qui émettaient le sourire le plus éblouissant sur terre. Dans le milieu glacial des centres de rééducation, dans un pays, que même le soleil semblait éviter et où le temps se présentait de plus en plus froid et pluvieux, ce sourire magique devenait pour de nombreux résidents du foyer, où elle travaillait, la seule source de chaleur et de lumière. Mais, l'engagement de la jeune éducatrice était limité à la fois par les règlements et par le manque de support par ses collègues. Elle devait bientôt se sentir comme Don Quichotte dans sa lutte contre les moulins à vent. En plus, elle était impuissante à remédier à cette situation, qu'elle avait dénoncée dès ses débuts dans la vie professionnelle: les centres d'accueil devenaient de plus en plus des institutions d'exclusion. Et la plupart des exclus devaient vivre dans la rue, non pas comme des êtres humains, mais comme des chiens délaissés.

L'éducatrice au plus beau sourire du monde réfléchissait longtemps ce qu'elle pourrait faire, pour venir à l'aide de ces malheureux. Elle pensa d'abord faire ériger, à plusieurs endroits du pays, des conteneurs comportant des dortoirs, où les sans-abri pourraient passer la nuit à leur aise, sans devoir payer, ni remplir des conditions spéciales. Mais, comment aurait elle pu y arriver dans un pays, où le gouvernement prescrivait même aux organisations humanitaires internationales, à qui elles avaient le droit de donner de l'aide et de quelle manière? Il fallait une autre solution: s'il n'était pas possible d'aider les pauvres ici, où on n'en voulait pas, pourquoi ne pas alors partir avec eux ailleurs? Créer un endroit, où personne ne pourrait l'empêcher de redonner à ces gens leur dignité humaine; créer une île pour les exclus! Même si cette idée lui semblait entièrement folle à elle-même, elle prit une année de congé sans solde et se mit à parcourir le pays, afin de collecter l'argent nécessaire pour réaliser ses plans. Et c'était beaucoup plus facile, qu'elle n'aurait cru, car elle trouva rapidement de nombreux sponsors: les communes, qui prévoyaient les parcs publics débarrassés des sans-abri; les commerçants, qui n'aimaient pas voir des clochards assis devant leurs magasins et effrayer les clients; les banques et assurances, qui considéraient leurs palais de verre et de marbre dévalorisés par des éléments non désirés qui y traînaient et les institutions religieuses, qui n'auraient plus à inventer des excuses, pour refuser l'aide à ceux, qui n'avaient rien et qui espéraient y trouver une soupe chaude. Encouragée par son succès, elle se dit, que la fortune accompagne la courageuse, se mit à jouer au loto chaque semaine et finalement – toucha le gros lot!

Les poches pleines d'argent et la tête pleine d'idées, la belle éducatrice démissionna au foyer et se mit à la recherche d'une île, qui pourrait servir pour ses projets. Elle la trouva quelque part au loin, dans une région, où le soleil brille pendant toute l'année. Elle en devenait propriétaire, en l'achetant aux autorités locales et peu après, elle y repartit pour préparer l'arrivée de ses protégés. Elle fut accompagnée par un médecin et une poignée de collaborateurs, tous des résidents de son ancien foyer, qui croyaient au même rêve qu'elle. Comme l'île offrait la quasi-totalité de ce qu'il fallait pour vivre, ils n'emmenèrent que ce qu'ils jugeaient indispensable (notamment tout un échantillon de médicaments) ou important (entre autre deux pizzas). La création de l'île avançait très rapidement et le 23 septembre un premier avion, transportant des gens, qui jusque là étaient condamnés à vivre en dehors de la société humaine, y prit la direction. Les exclus d'hier étaient accueillis dans leur nouveau monde par le plus beau soleil, qu'ils avaient jamais vu dans le ciel et par le sourire plus beau et plus magique que jamais de celle, qui avait été leur soleil pendant leur vie sans avenir au foyer et qui avait tout osé pour eux. Pas de discussion, comment baptiser leur nouveau chez eux; tout le monde consentait de l'appeler l'Île du Soleil! Ils comprenaient qu'ils étaient enfin des hommes et des femmes libres et peu à peu ils perdaient leur peur, leur agressivité, leur haine et leur jalousie les uns envers les autres. Ils joignaient leurs efforts pour terminer l'aménagement de l'île (leur île à eux tous), pour planter ce qui n'y poussait pas déjà, pour produire du vin et de la bière, pour récolter du tabac et du cannabis. Bien sûr, la nouvelle de l'existence de l'Île du Soleil gagnait les foyers dans l'ancien monde et à l'exception de quelques hésitants, tous leurs résidents cherchaient à se faire exclure, pour pouvoir partir dans une autre vie, une vie d'être humain, libre et respecté.

Cette histoire est une fiction – en partie tout au moins. La belle éducatrice au sourire le plus éblouissant du monde existe réellement; je l'ai rencontrée moi-même et c'est elle qui m'a parlé de l'Île du Soleil. Je ne saurais dire, si pour elle-même cette idée n'est qu'un rêve ou si elle y croit, qu'un jour elle pourra devenir réalité. Quoi qu'il en soit, ceci n'est pas d'une importance primordiale. Ceux qui se croient supérieurs à nous pourront nous humilier, nous exploiter et nous exclure, pour nous faire vivre comme des chiens. Mais, ils n'arriveront jamais à irradier en nous ces facultés, qui distinguent l'Homme de tous les autres animaux: l'imagination et le rêve. Ainsi, une jeune éducatrice peut nous apparaître comme un rayon de soleil dans l'obscurité et le froid. De même, le rêve de l'Île du Soleil peut nous laisser garder de l'espoir, quelle que soit notre situation actuelle. Il peut nous donner la confiance et la force pour continuer à vivre, aussi bien que la possibilité de nous endormir en paix avec nous-mêmes et avec le monde.